

Dans un studio de Paris, Jérôme découvre la... nature canadienne

(Par Paul Gladu)

Un jeune artiste qui nous transporte — grâce à ses tableaux — parmi les météores et les leurs polaires, qui donne l'idée d'un style "nordique" et qui réussit à imaginer une musique pour ainsi dire visuelle, mérite qu'on s'arrête un instant pour l'admirer. Du moins, l'étudier.

Jean-Paul Jérôme n'a pas 30 ans. Il appartient à cette jeune et passionnée génération de chercheurs et d'expérimentateurs (Mousseau, Leduc, Bellefleur, Toupin, etc.).

Je l'ai connu (ainsi que ses compagnons de l'École des Beaux-Arts de Montréal) dès ses premières manifestations comme peintre. Il faut dire que ce sont des gens d'un commerce difficile. Lui et ses amis se jettent avec ardeur dans une voie, et ils exigent presque qu'on les y suive!...

Evolution haletante

Ils nous ont entraînés à travers le surréalisme, le cubisme, le tachisme, l'expressionnisme abstrait et quoi encore? Ils

nous ont sommés d'être atomistes, plasticiens, non figuratifs et le reste. Tout le temps, ils changeaient d'idoles et le monde devait se plier à cette évolution haletante. Chacun d'eux a eu ses périodes. Sa révolte. Son exil, même. Quelques-uns ont formé une association. D'autres se sont drapés dans une orgueilleuse solitude. Tous avaient en commun le désir d'être à l'avant-garde.

Cependant, le talent de Jérôme m'a tout de suite plu, par sa discipline et par sa netteté.

Après avoir exposé en groupe à plusieurs reprises, il est allé vivre quelque temps à Paris.

C'est là que l'étincelle se produisit! Ce Canadien amoureux de sa nature québécoise, celui qui s'était cherché (en vain?) parmi les damiers à la Mondrian et les angles à la Picasso, trouva soudain un moyen d'expression personnel! Nostalgie? Hantise? Décision rationnelle? Je ne sais. Peu importe. Sa palette enfanta alors et depuis je ne sais quelles pluies! chutes lumineuses! palais de glace! cavernes éblouissantes! bref! tout un monde à soi, et un décor féerique!

Une poésie particulière

Une poésie particulière se dégage des toiles de Jérôme. Les titres n'ajoutent pas grand-chose, sinon qu'ils confirment le sentiment qu'exprime cet univers à la fois abstrait et familier. Il n'y est question que de leurs, d'éclats, de mouvements, et de paysages imaginaires.

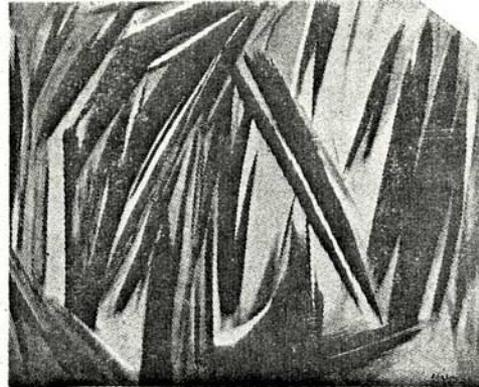
Tout à sa découverte, Jérôme a tendance à répéter les mêmes accords somptueux. Cet ébloui, ce fanatique de la lu-



JEAN-PAUL JEROME
... un art personnel

mière en oublie de peupler ses déserts splendides et ses grottes invitant.

C'est un artiste qui m'inspire confiance. Une grande conviction se dégage de son oeuvre comme de sa personne. Voici un homme qui travaille fort et qui n'attend pas que la révélation lui tombe du ciel. (La foudre ne fait pas toujours du beau travail...). Ses professeurs peuvent être fiers de lui.

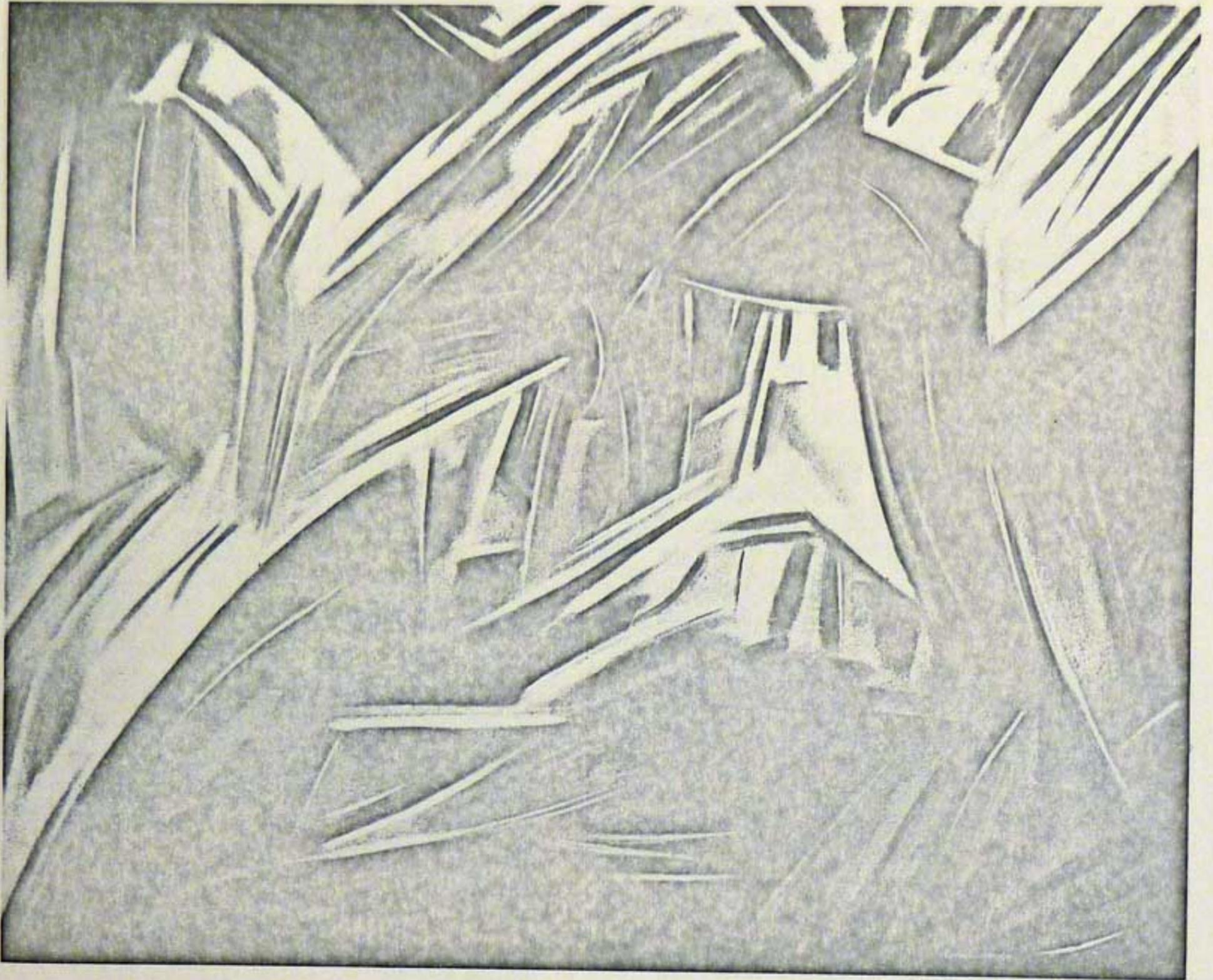


"Clarté", peinture dans le genre typique de Jean-Paul Jérôme qui expose présentement à la Galerie Denyse Delrue.

En guise de préface à l'exposition qui a lieu à la Galerie Denyse Debrue, M. Jean Simard a composé un texte intelligent et généreux. D'autre part, la présence de Stanley Cosgrove — le soir du vernissage — soulignait la filiation qui existe entre les paysages très sensibles de l'ainé et les

visions flamboyantes du jeune.

L'art imprévu et séduisant Jean-Paul Jérôme s'affranchit heureusement des genres à mode. Avec sa peinture, nous sommes en dehors des clichés. Chez nous, il représente des tentatives les plus originales d'expression individuelle.



Jean-Paul Jérôme

"CRION", pastel — 1960

Les dernières toiles de Jérôme montrent une évolution, les tons sombres, grisâtres, tendent à s'effacer de plus en plus, pour laisser place non pas aux couleurs vives et claires de sa période plasticienne, mais à des bleus et des rouges profonds, de toutes nuances, dans lesquels se fondent les autres couleurs qui semblent s'ordonner par rapport à eux, qui forment les lignes dominantes, centrales,

du tableau, lui donnant sa structure propre. Les couleurs à vrai dire ne sont pas nouvelles, mais l'équilibre du tableau est changé, les tons sont différents. Ils imposent une impression de calme, de plénitude, due à la maturité artistique. Nous pourrions écrire avec Baudelaire : "*Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté*" en nous souvenant que Gide, voyait dans ses deux vers la définition même de l'oeuvre d'art.



JEAN-PAUL JEROME

Par Jacques SIMARD, méd. I

EXPOSITIONS

Expo 1951, 1952, 1953 Salon du printemps
Expo de groupe Montréal, Québec, Sherbrooke, Ottawa
Expo particulière au musée des Beaux-Arts de Montréal en décembre 1954
Expo particulière à la Galerie "L'Actuelle" en novembre 1955
Co-fondateur du groupe "Les plasticiens" février 1955
Expo Galerie Nationale (Ottawa) en 1956
Membre de l'Association des Artistes Non-Figuratifs
Départ pour la France en septembre 1956
Exposition solo à Paris à la Galerie Arnaud — octobre 1957
Retour au Canada en novembre 1958
Exposition solo mai 1959 à la Galerie Denyse Delrue
Participe à la 3ième Biennale de Peinture Canadienne
Professeur à l'école des Beaux-Arts de Montréal
1960 Exposition solo à la Galerie Libre (20 pastels)

L'homme et l'oeuvre

Une présence qui s'affirme lentement, par la production d'oeuvres de plus en plus accomplies, telle est celle de Jean-Paul Jérôme. Né à Montréal en 1928, Jérôme a toujours su qu'il serait peintre. Sans hésitation, il s'inscrit aux Beaux-Arts à quinze ans, aux cours du soir, pour être plus certain d'y entrer l'année suivante comme étudiant régulier. Une exposition de peintres hollandais, où figurent plusieurs tableaux de Vincent Van Gogh, est pour lui l'occasion d'approfondir sa vocation précise et déterminera peut-être en sa future peinture certains rythmes. Autre influence importante pendant ces cinq années d'études aux Beaux-Arts, celle du fleuve, des grands lacs, que Jérôme parcourra chaque été, travaillant sur les navires de la "Canada Steamship". A ce sujet Jean Simard écrira : "Eau glauque, ciels transparents balayés par le vent, vertigineuse horizontalité, cristalline limpidité du bas du fleuve, des grands lacs. Tout cela s'inscrit sur la plaque sensible de la mémoire inconsciente" et sera peut-être la source de certains tableaux à texture salsugineuse. A sa sortie de l'Ecole, Jérôme étudie pendant trois ans la fresque avec Stanley Cosgrove.

En troisième, pour la première fois il entre en contact avec l'oeuvre de Borduas, qui lui offre un violent contraste avec l'enseignement des professeurs. Cette oeuvre n'est pas que picturale, mais aussi doctrinale. Nous savons aujourd'hui, cela est apparent chez plusieurs peintres, la séduction exercée par l'art et les théories de Borduas. Jérôme n'y succombe cependant pas. Bien qu'il saisisse la valeur exemplaire de Borduas, il reste convaincu de la nécessité d'une maîtrise première de la technique, des trucs du métier, avant d'arriver par l'abolition complète des conventions, des règles



Jean-Paul JEROME

reçues, à une expression plus personnelle. Assurément, c'est le chemin qu'a lui-même suivi Borduas. Il s'était soumis aux disciplines traditionnelles avant de s'en libérer complètement dans son oeuvre. Mais ce n'est pas ce qu'il professait et voilà pourquoi Jérôme ne se rangea pas parmi ses élèves. Il fut plus sensible à l'art vrai, authentique de Borduas, à l'exemple de probité, de sincérité qu'il a donné qu'à ses théories, souvent discutables.

De ses études avec Cosgrove, il retira un affinement de sa sensibilité, le goût d'une peinture intime, et évidemment une plus grande maîtrise formelle. Ainsi, en possession de ses moyens, cherchant avec ferveur sa voie, il se prépare maintenant à affronter le public.

Mais à l'enthousiasme succède rapidement la déception. Comme partout, et peut-être plus à

Montréal qu'ailleurs, les jeunes artistes trouvent devant eux les galeries réticentes, le public froid. Jérôme quitte Montréal pour Gaspé, où pendant une saison entière il s'astreint à ne peindre que des paysages. Cette période figurative, de courte durée, montre cependant une technique déjà assurée et un vif sentiment des couleurs, des tons. Il y développe une sorte de sensibilité climatique, manifeste dans ses oeuvres abstraites.

Revenu à Montréal, il est l'un des membres-fondateurs, avec R. de Repentigny, G. Belzil et F. Toupin du groupe "Les Plasticiens", en février 1955. Il y a même publication d'un manifeste, rédigé par R. de Repentigny. C'est une prise de position collective. Ces peintres optent pour un art où l'aspect formel est très soigné par opposition à ce qu'ils appelaient "l'école de la tache". Les tableaux peints à cette époque ont des couleurs très pures, vives et rappellent ceux de Mondrian. Mais une accentuation trop poussée du côté formel, la prédominance de la technique conduit à un art figé, crée un nouvel académisme dans l'abstraction. Cet art trop volontaire est un art mort. Chaque artiste a, qu'il le veuille ou non, une conception particulière de son art qui inspire et oriente ses recherches. Mais si cette conception se fige en théorie, alors, malgré la virtuosité possible, il n'est plus d'évolution pour l'artiste qui en vient à n'exprimer plus rien. Assez rapidement Jérôme devient conscient de la sclérose qui le guette et commence à douter de sa production. Une citation de Jean Simard nous fait voir les tableaux de cette période : "Il va fragmenter sa toile en rectangles inégaux, qu'il remplit de couleurs crues soigneusement appliquées, la langue entre les dents". Et ce qu'il en retire : "Ascétisme salutaire, du reste, qui le réoriente vers l'intégrité primordiale de la surface et des couleurs. Mais est-ce là toute cette froide géométrie, cette excessive pureté, ce Jansénisme ?"

Ce style ne sera cependant définitivement abandonné qu'à Paris où Jean-Paul Jérôme se rend en septembre 1956, après avoir tout vendu et tout abandonné ici. Là règne sur les jeunes l'influence de Soulages, Hartung, Poliakoff. Grâce à la revue Architecture Jérôme entre en contact avec d'autres peintres. Mais il faut avouer que ces premières rencontres sont plutôt froides et distantes; Martin Barré, peintre dont le nom commençait à être connu, rencontré par hasard, aura sur lui une grande influence. Cette influence s'exercera indirectement sur les toiles de Jérôme (il n'y a absolument aucune ressemblance entre les siennes et celles de Barré), car elle lui permettra de se dégager encore plus complètement de tout académisme et l'incitera à approfondir sa voie à suivre, son "démon", pour arriver à cet "art personnel" dont parle Valéry.

Visiteur assidu de la galerie Arnaud, sur la rive gauche, en octobre 1957, Jérôme à son tour y expose ses dernières oeuvres, encore fraîches, témoignages de sa nouvelle esthétique. Jean Simard qui visita l'exposition en parle ainsi : "C'est là sur les murs blancs, les murs noirs de la galerie

Arnaud que j'ai vu pour la première fois reluire sourdement la peinture de Jérôme. Née à Paris sous le ciel d'exil, fût-ce par maints côtés, un doux exil, que cette peinture était canadienne ! C'était fait, aurait-on dit, avec de l'eau salée et de la brume; de la neige et du bois; de la terre et de la glace. Et surtout de l'espace . . . Des toiles grises, striées de pluie. Des toiles brunes, comme nos forêts. Des toiles bleues comme des ciels arctiques où dansent et chantent les aurores boréales. Des toiles mates et scintillantes, à la fois, et qu'on dirait peintes avec la matière des nébuleuses. "Symphoniques", je le répète. Climatiques. Et nordiques, intensément. Car il est difficile de concevoir tableaux plus "nord-américains" que ceux-ci, qui justement, ne cherchent pas à l'être, ignorent peut-être qu'ils le sont . . ."

Le séjour parisien devenant cependant à la longue trop coûteux, Jérôme déménage en banlieue, à Andilly plus précisément. Il a la chance unique d'habiter une maison où Pascal vécut. Il continue à y peindre, assouplit sa main et on ne trouve plus trace dans ses tableaux des anciennes constructions. Après six mois à Andilly, il reçoit de Montréal une offre de professorat pour enseigner le dessin aux Beaux-Arts. Il accepte et est de retour à Montréal en décembre 1959.

Il tente de nouvelles expériences avec le pastel qui offre plus de liberté que l'huile et permet un graphisme plus aisé. Les tons sont plus riches que dans ses oeuvres précédentes, ils perdent leur rugosité, prennent un velouté inconnu jusqu'alors. Ses tableaux acquièrent une plénitude et une densité qui manifestent l'assimilation par Jérôme de ses expériences picturales antérieures et qui révèlent ce que l'on pourrait appeler sa "philosophie" de la peinture. Il semble s'inscrire, par ses dernières toiles, dans une ligne nettement symboliste, mallarméenne. Il s'agit non pas de décrire mais d'évoquer, comme il l'écrit lui-même dans "Approximation poétique de mon oeuvre peinte" : "(le sujet). Sa présence créatrice guidant la main vers une lutte saine, une lutte d'ÉVOCATION !"

Cependant cette évocation ne se situe pas sur le même plan que celle des Impressionnistes, qui furent les premiers symbolistes de la peinture contemporaine. Alors qu'ils s'efforçaient de suggérer la vision d'une lumière, d'un paysage, d'une femme, Jérôme, par l'abstraction, suggère un état d'âme, une émotion vécue par l'artiste : "C'est un chant, ressenti dans un monde clos, où règne le jeu intérieur des songes, des images et des couleurs — et sans toutefois que l'aspect de l'oeuvre cesse d'être un élément dans l'espace".

Mais l'oeuvre abstraite, qui est celle de Jérôme, est multidimensionnelle. Elle tente non seulement de rendre un sentiment, elle soulève en outre dans l'esprit du spectateur un réseau de correspondances visuelles et affectives; enfin elle donne puisqu'elle n'offre aucun sujet précis, déterminé, la possibilité au spectateur d'y participer, d'y investir ce qu'il veut. Le tableau devient un univers, un poème.























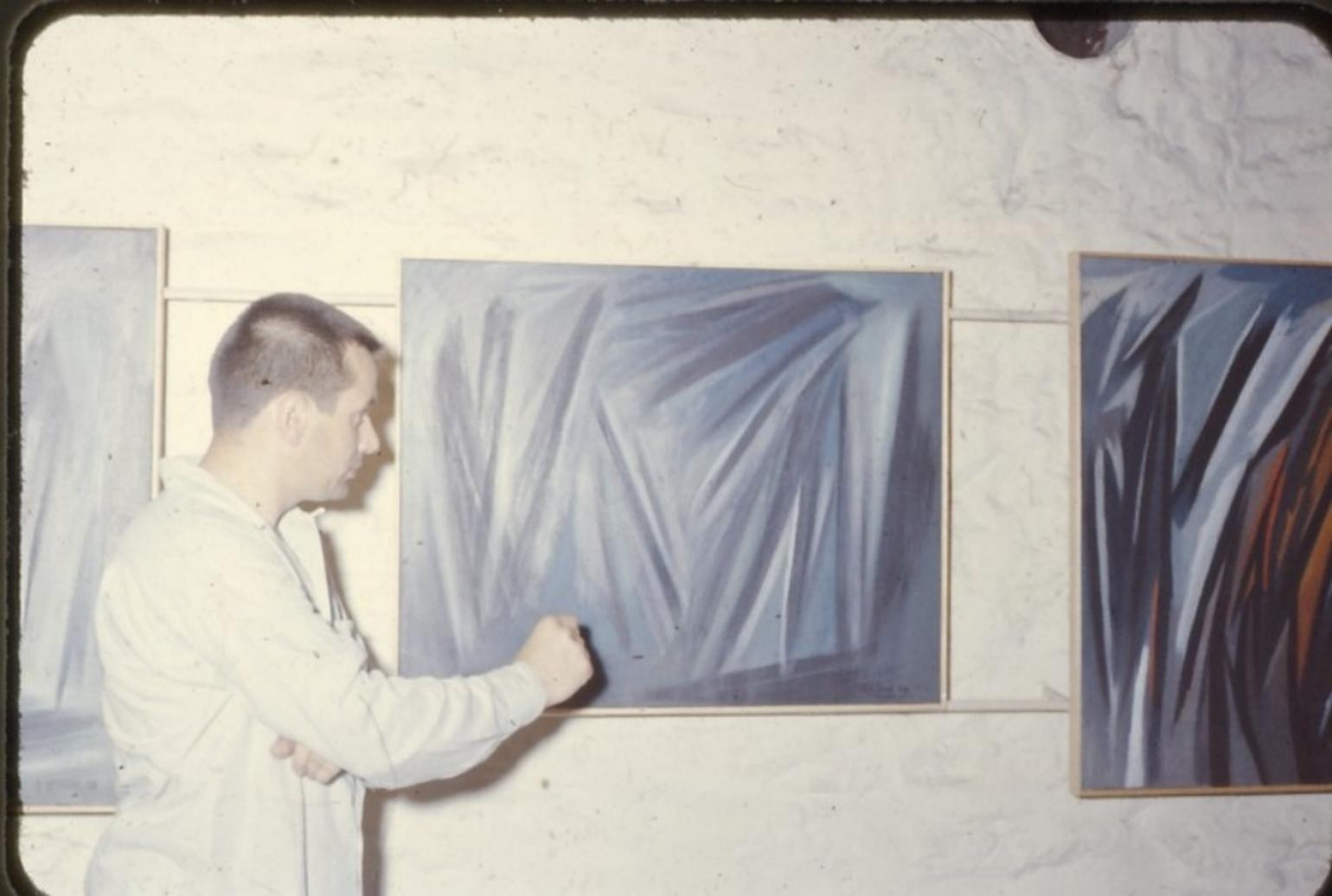


















LA GALERIE DENYSE DELRUE

*vous prie d'assister au vernissage des
peintures de*

J E A N - P A U L J E R O M E

*qui aura lieu le mardi 19 mai, à partir
de 8 heures du soir.*

D U 19 M A I A U 31 M A I 1959

2100, RUE CRESCENT, MONTRÉAL, AVenue 8-1562

Lundi, fermé - Ouvert tous les jours de 11 heures a.m. à 6 heures p.m.

Dimanche de 2 à 5 heures

Jean-Paul Jérôme

Jérôme ou la vérité... Voilà un peintre qui, à travers des années d'angoisse, de recherches, d'acharnement admirable, s'est trouvé. La chose n'est ni facile, ni commune. Maillol n'a-t-il pas découvert à 42 ans qu'il était sculpteur!

Pour Jérôme, c'est d'abord l'École des Beaux-Arts, les premières recherches de laboratoire, la prospection inquiète de l'avenir. L'été, les bateaux de la "Canada Steamship", pour payer les cours. Eau glauque, ciels transparents balayés par le vent, vertigineuse horizontalité, cristalline limpidité du bas du fleuve, des grands lacs. Tout cela s'inscrit sur la plaque sensible de la mémoire inconsciente. Ensuite, c'est Radio-Canada: le gagne-pain, le travail harassant de l'"accessoiriste", à chercher par toute la ville les objets insolites réclamés par la mise en scène. Parallèlement, une espèce d'entrée en religion: l'adhésion au groupe des "Plasticiens", dont Jérôme adopte pour un temps l'évangile. Il va fragmenter sa toile en rectangles inégaux, qu'il remplit de couleurs crues soigneusement appliquées, la langue entre les dents. Ascétisme salutaire, du reste, qui le réoriente vers l'intégrité primordiale de la surface et des couleurs. Mais est-ce là TOUT — cette froide géométrie, cette excessive pureté, ce jansénisme? Un lyrique comme Jérôme saurait-il longtemps s'en contenter? C'est un havre rassurant, mais il y a la haute mer, au-delà... Insatisfait, Jérôme joue le tout pour le tout, bazarde ce qu'il possède — ou ce qui le possède! — ses meubles, sa situation, un amour, et s'embarque pour l'Europe. En somme, pour AILLEURS. Est-il Peintre, oui ou non? Dût-il en crever, il va le découvrir! Le voici enfermé dans une petite chambre, à Montparnasse. Comme Van Gogh, à Arles. Dans une solitude totale, un dépouillement complet, tous les ponts coupés, toutes les béquilles jetées, il va peindre enfin SELON SOI: en furieux, en "possédé", durant des semaines, des mois, des jours, des nuits. D'étranges toiles symphoniques — il n'y a pas d'autres mots — dont il est le premier spectateur éberlué. Il y avait donc tout CELA, en lui, qui voulait vivre!

Sur les entrefaites, un peintre ami, rencontré par hasard à la terrasse d'un café, Martin Barré — il est question de lui dans le "DICTIONNAIRE DE LA PEINTURE ABSTRAITE" de Seuphor — se faisant l'instrument du Destin, présente le jeune inconnu au directeur de la galerie d'avant-garde où lui-même expose. Et voilà Jérôme appelé à montrer son oeuvre — son oeuvre toute fraîche, encore humide — chez ARNAUD. L'une des galeries les plus significatives de la rive gauche.

Un autre Canadien est devenu "prophète". Et comme il se doit, hors de chez lui!

C'est là, sur les murs blancs, les murs noirs de la galerie Arnaud, que j'ai vu pour la première fois reluire sourdement la peinture de Jérôme. Née à Paris, sous le ciel d'exil — fût-ce, par maints côtés, un "doux exil" — que cette peinture était CANADIENNE! C'était fait, aurait-on dit, avec de l'eau salée et de la brume; de la neige et du bois; de la terre et de la glace. Et surtout, de l'espace... Des toiles grises, striées de pluie. Des toiles brunes, comme nos forêts. Des toiles bleues comme des ciels arctiques, où dansent et chantent les aurores boréales. Des toiles mates et scintillantes, à la fois, et qu'on dirait peintes avec la matière des nébuleuses. "Symphoniques", je le répète. Climatiques. Et nordiques, intensément. Car il est difficile de concevoir tableaux plus "nord-américains" que ceux-ci — qui, justement, ne cherchent pas à l'être, ignorent peut-être qu'ils le sont...

Bref! une oeuvre envoûtante, toute remplie de rêve, de nostalgie, de solitude et d'amour. Un Art de tragique sérénité, par-delà la violence de drames intérieurs pleinement vécus et assumés — telle m'est apparue la peinture de Jérôme. Témoignage étrangement "personnel". Oeuvre émouvante, n'appartenant qu'à celui qui l'a tirée du tréfonds de son âme fraternelle et grave. De son coeur d'Homme, dont elle a la couleur.

JEAN SIMARD

Montréal, Avril 1959

APPROXIMATION POETIQUE DE MON OEUVRE PEINTE

Cernée dans la toile comme dans un anneau de rêve, la PENSÉE VIVANTE s'ordonne en gerbes de couleurs.

S'organisant en traits singuliers, la CONFIDENCE se construit. Les idées naissent, le secret de leur vision prolifère...

À partir de ces HARMONIES INTÉRIEURES, prend forme la moindre nuance de ce jaillissement spontané.

Le fond d'un ESPACE DE BEAUTÉ en est la sphère. Là se meuvent, en filigranes sombres, ces lignes de force. Et cède de son inquiète sensibilité l'intuition d'une PASSION.

L'expression vive qui veut en sortir crève une fenêtre, offusquant ce mur de sa lumière irréaliste, pour le rendre TABLEAU. Rejoignant ainsi un monde nouveau — du MERVEILLEUX, engendré par sa magie plastique.

L'afflux de la Pensée — créée par le souffle et les énergies de sa substance même — rejoint, dans l'ABSTRAIT d'une forme caractéristique, un son vibrant dans lequel se perpétue attentivement en moi la JOIE de la Nature.

C'est un CHANT, ressenti dans un monde clos, où règne le jeu intérieur des songes, des images et des couleurs — et sans toutefois que l'aspect de l'oeuvre cesse d'être un élément dans l'ESPACE.

Ce n'est pas une technique sans âme . . .

Mais le REFLET HUMAIN d'un contenu.

Une vie . . .

Sa présence créatrice guidant la main vers une lutte saine, une lutte d'ÉVOCACTION.

Et d'un seul mouvement, s'organise la ligne : une crevasse dans le temps, un pli à atteindre au flanc de la toile blanche, auquel répond l'alarme des sens . . .

Ce sont des LUEURS.

Un univers de tons assombris.

Des masses de lumières étranges . . .

Une pointe perdue dans le tressaillement des lignes blanches et noires.

Les couleurs et les formes reliées les unes aux autres dans leur finesse ondoyante et leurs contrastes, traduisant cet ESPACE TOTAL noyé d'humeurs.

Déploiement entrecroisé de filaments rouge, bleu, or — de PÉNOMBRE.

Dans ce clair-obscur, une CLARTÉ HUMAINE palpite . . .

C'est tout l'espace poétique d'un climat UNIQUE, d'une gamme intime qui se retourne, transfigurée, vers le regard de l'Homme.

JEAN-PAUL JÉROME

Jean-Paul Jérôme

Jérôme ou la vérité... Voilà un peintre qui, à travers des années d'angoisse, de recherches, d'acharnement admirable, s'est trouvé. La chose n'est ni facile, ni commune. Maillol n'a-t-il pas découvert à 42 ans qu'il était sculpteur!

Pour Jérôme, c'est d'abord l'École des Beaux-Arts, les premières recherches de laboratoire, la prospection inquiète de l'avenir. L'été, les bateaux de la "Canada Steamship", pour payer les cours. Eau glauque, ciels transparents balayés par le vent, vertigineuse horizontalité, cristalline limpidité du bas du fleuve, des grands lacs. Tout cela s'inscrit sur la plaque sensible de la mémoire inconsciente. Ensuite, c'est Radio-Canada: le gagnepain, le travail harassant de l'"accessoiriste", à chercher par toute la ville les objets insolites réclamés par la mise en scène. Parallèlement, une espèce d'entrée en religion: l'adhésion au groupe des "Plasticiens", dont Jérôme adopte pour un temps l'évangile. Il va fragmenter sa toile en rectangles inégaux, qu'il remplit de couleurs crues soigneusement appliquées, la langue entre les dents. Ascétisme salubre, du reste, qui le réoriente vers l'intégrité primordiale de la surface et des couleurs. Mais est-ce là TOUT — cette froide géométrie, cette excessive pureté, ce jansénisme? Un lyrique comme Jérôme saurait-il longtemps s'en contenter? C'est un havre rassurant, mais il y a la haute mer, au-delà... Insatisfait, Jérôme joue le tout pour le tout, bazarde ce qu'il possède — ou ce qui le possède! — ses meubles, sa situation, un amour, et s'embarque pour l'Europe. En somme, pour AILLEURS. Est-il Peintre, oui ou non? Dût-il en crever, il va le découvrir! Le voici enfermé dans une petite chambre, à Montparnasse. Comme Van Gogh, à Arles. Dans une solitude totale, un dépouillement complet, tous les ponts coupés, toutes les béquilles jetées, il va peindre enfin SELON SOI: en furieux, en "possédé", durant des semaines, des mois, des jours, des nuits. D'étranges toiles symphoniques — il n'y a pas d'autres mots — dont il est le premier spectateur éberlué. Il y avait donc tout CELA, en lui, qui voulait vivre!

Sur les entrefaites, un peintre ami, rencontré par hasard à la terrasse d'un café, Martin Barré — il est question de lui dans le "DICTIONNAIRE DE LA PEINTURE ABSTRAITE" de Seuphor — se faisant l'instrument du Destin, présente le jeune inconnu au directeur de la galerie d'avant-garde où lui-même expose. Et voilà Jérôme appelé à montrer son oeuvre — son oeuvre toute fraîche, encore humide — chez ARNAUD. L'une des galeries les plus significatives de la rive gauche.

Un autre Canadien est devenu "prophète". Et comme il se doit, hors de chez lui!

C'est là, sur les murs blancs, les murs noirs de la galerie Arnaud, que j'ai vu pour la première fois reluire sourdement la peinture de Jérôme. Née à Paris, sous le ciel d'exil — fût-ce, par maints côtés, un "doux exil" — que cette peinture était CANADIENNE! C'était fait, aurait-on dit, avec de l'eau salée et de la brume; de la neige et du bois; de la terre et de la glace. Et surtout, de l'espace... Des toiles grises, striées de pluie. Des toiles brunes, comme nos forêts. Des toiles bleues comme des ciels arctiques, où dansent et chantent les aurores boréales. Des toiles mates et scintillantes, à la fois, et qu'on dirait peintes avec la matière des nébuleuses. "Symphoniques", je le répète. Climatiques. Et nordiques, intensément. Car il est difficile de concevoir tableaux plus "nord-américains" que ceux-ci — qui, justement, ne cherchent pas à l'être, ignorent peut-être qu'ils le sont...

Bref! une oeuvre envoûtante, toute remplie de rêve, de nostalgie, de solitude et d'amour. Un Art de tragique sérénité, par-delà la violence de drames intérieurs pleinement vécus et assumés — telle m'est apparue la peinture de Jérôme. Témoignage étrangement "personnel". Oeuvre émouvante, n'appartenant qu'à celui qui l'a tirée du tréfonds de son âme fraternelle et grave. De son coeur d'Homme, dont elle a la couleur.

JEAN SIMARD

Montréal, Avril 1959

APPROXIMATION POÉTIQUE

DE MON OEUVRE PEINTE

Cernée dans la toile comme dans un anneau de rêve, la PENSÉE VIVANTE s'ordonne en gerbes de couleurs.

S'organisant en traits singuliers, la CONFIDENCE se construit. Les idées naissent, le secret de leur vision prolifère...

À partir de ces HARMONIES INTÉRIEURES, prend forme la moindre nuance de ce jaillissement spontané.

Le fond d'un ESPACE DE BEAUTÉ en est la sphère. Là se meuvent, en filigranes sombres, ces lignes de force. Et cède de son inquiète sensibilité l'intuition d'une PASSION.

L'expression vive qui veut en sortir crève une fenêtre, offusquant ce mur de sa lumière irréaliste, pour le rendre TABLEAU. Rejoignant ainsi un monde nouveau — du MERVEILLEUX, engendré par sa magie plastique.

L'afflux de la Pensée — créée par le souffle et les énergies de sa substance même — rejoint, dans l'ABSTRAIT d'une forme caractéristique, un son vibrant dans lequel se perpétue attentivement en moi la JOIE de la Nature.

C'est un CHANT, ressenti dans un monde clos, où règne le jeu intérieur des songes, des images et des couleurs — et sans toutefois que l'aspect de l'oeuvre cesse d'être un élément dans l'ESPACE.

Ce n'est pas une technique sans âme...

Mais le REFLET HUMAIN d'un contenu.

Une vie...

Sa présence créatrice guidant la main vers une lutte saine, une lutte d'ÉVOCATION.

Et d'un seul mouvement, s'organise la ligne: une crevasse dans le temps, un pli à atteindre au flanc de la toile blanche, auquel répond l'alarme des sens...

Ce sont des LUEURS.

Un univers de tons assombris.

Des masses de lumières étranges...

Une pointe perdue dans le tressaillement des lignes blanches et noires.

Les couleurs et les formes reliées les unes aux autres dans leur finesse ondoiyante et leurs contrastes, traduisant cet ESPACE TOTAL noyé d'humours.

Déploiement entrecroisé de filaments rouge, bleu, or — de PÉNOMBRE.

Dans ce clair-obscur, une CLARTÉ HUMAINE palpite...

C'est tout l'espace poétique d'un climat UNIQUE, d'une gamme intime qui se retourne, transfigurée, vers le regard de l'Homme.

JEAN-PAUL JÉROME

LETTRES ET ARTS

IMAGES ET PLASTIQUES

par R. de Repentigny

Tableaux de Jérôme et fleurs; virage à l'École des Beaux-Arts

A travers les transformations l'on retrouve encore l'insistance sur les formes dans les tableaux de Jean-Paul Jérôme, insistance qui dément dans plusieurs de ses tableaux exposés à la galerie Denyse Delrue la liberté du mouvement qu'il voudrait nous proposer. Pourtant, deux ou trois tableaux — et particulièrement "Forêt blanche" — montrent une animation spontanée, des coups de pinceau qui s'étendent et s'arrêtent avec un bonheur qui ne semble pas trop prémédité.

La principale qualité de cette exposition d'un jeune peintre qui revient d'un séjour de deux ans à Paris est dans la fraîcheur toute nouvelle de la couleur. Les rouges, qui dans les tableaux de Jérôme avaient dans le passé une lourdeur qui ne leur permettait pas de sonner, deviennent purs comme la flamme, font chanter les gris et les bleus. Il en est de même pour les jaunes, alliés sourdement à des bruns et des noirs.

Dans quelques tableaux — en bleus électriques et noirs, les herbes fuselées rappellent tout naturellement les oeuvres du peintre parisien d'origine allemande Hartung. Cela est graphique, élégant. Cependant, si Jérôme a développé une écriture qui rappelle celle du peintre précédent, il n'a pas adopté la même structure spatiale. Il a conservé en effet la densité, la qualité massive, architecturée en profondeur de la plupart de ses tableaux plus anciens. Parfois l'effet de grille devient manifeste, faisant perdre à l'oeuvre son mouvement vertical.

L'on s'inquiète facilement à savoir si cela est "canadien" ou non. Ce mythe coriace d'un art dont toutes les productions nous font prendre et reprendre conscience de notre identité est source d'inquiétudes bien inutiles. Il me suffit de savoir que dans cette exposition l'on retrouve Jean-Paul Jérôme pareil à lui-même, et maintenant enrichi d'un supplément de culture.

Comme il y avait "fête des fleurs" au Musée des Beaux-Arts cette semaine, la galerie Dresdnère a organisé une exposition de tableaux "floraux", où l'on retrouve Clavé, Buffet, Carzou, et plusieurs autres luminaires du bataillon figuratif de l'École de Paris. Le Clavé, en noirs et blancs très riches, est peint sur un vieux tapis. Il n'y a forcément rien que de très bon goût dans les effets que cela permet au peintre parisien, et la texture du support nu fait ressortir dramatiquement la texture essentiellement distincte de la partie peinte en noir et blanc.

Il y a également une gouache de Edion qui, malgré ses petites dimensions, retient l'attention; les autres tableaux sont pour la plupart des stéréotypes — l'habituel bouquet dans un vase. Buffet est un des rares peintres qui sache accorder l'unité à son tableau — le fond, bleu, est découpé par les rythmes graphiques au même titre que la figure centrale.

Chez quelques autres, tel Simon-Auguste, le plaisir est surtout dans les accords délicats.

Du changement à l'École des Beaux-Arts — cela est évident par l'exposition des travaux d'élèves actuellement en vue. L'on sait que les méthodes d'enseignement varient suivant les professeurs dans ce domaine où les impondérables pèsent plus lourd que les manuels. Trop souvent jusqu'à maintenant l'on était forcé d'admettre que chaque professeur avait des élèves d'une inquiétante docilité — chacun peignant comme le maître, les sujets préférés du maître et suivant la technique familière à tous les admirateurs.

Or une partie importante de l'exposition est consacrée aux travaux des élèves de la classe d'André Jasmin, qui n'est à l'École que depuis une année: étonnement, les mêmes qui avec



"TOURBILLONS", un tableau de Jean-Paul Jérôme à la galerie Denyse Delrue.

X ou Y faisaient du X ou du Y non seulement n'en font plus, mais ne font même pas du Jasmin; ils font du Desjardins, du Pasquin, du Blauer, du Lapointe et du Gagnon — ou du Modigliani, du Sutherland, du Villon, etc. Bref, c'est à un épanouissement que nous assistons. Il faut aussi admettre que ces jeunes paraissent souvent disposer de moyens qui leur permettent d'aborder avec confiance les styles les plus variés. Mais ce qui me paraît indiquer le plus évident progrès, c'est la clarté de l'écriture, la concision dans l'expression plastique. Couleurs et formes se détachent avec netteté et les tableaux parlent.

Sans présenter d'oeuvres remarquables, les élèves en sculpture nous offrent une bonne impression de masse articulée dans le hall d'entrée de l'École. De petites pièces déçoivent par leur manque de liberté et leur allure trop ornementale. J'aimerais voir ces jeunes plongés pour quelques jours dans une exposition de sculptures comme celle que montre en ce moment le Musée d'Art moderne de New-York — ils en oublieraient peut-être les formes obsédantes de l'ornementation standardisée.

Quelques élèves ont également travaillé aux décors de théâtre — là encore, malgré un certain déploiement d'imagination dans l'utilisation de l'espace — j'ai dû constater que l'on s'arrête trop facilement à des solutions uniquement figuratives. C'est pourtant le temps, quand ils peuvent proposer des solutions idéales, de faire des recherches poussées, audacieuses. Dans dix ans, quand ils feront des décors pour les troupes locales, ces jeunes devront se plier à toutes sortes d'exigences peu artistiques. S'ils n'ont pas à l'avance pris l'attitude de l'audace, ils sombreront comme d'autres dans une routine simpliste.

Courrier des Arts

LA PRESSE, MONTREAL, MARDI 19 MAI 1959

Jérôme fait sa rentrée à la galerie Delrue

Dès aujourd'hui jusqu'au 31 mai, à la galerie Denyse Delrue, l'on sera en mesure de découvrir l'oeuvre du peintre canadien Jean-Paul Jérôme qui exposa à Paris l'an dernier à la galerie Arnaud.

Jérôme en effet revient d'un séjour de deux années en France, Italie, Suisse française et allemande et en Autriche; sa peinture, non-figurative, est pourtant "nord-américaine", affirme-t-il, tant par sa couleur, son climat, que par la magie de la mémoire inconsciente.

Jean-Paul Jérôme est né à Montréal, en 1928. Il a fait ses études artistiques à l'école des Beaux-Arts de Montréal, principalement avec le peintre Stanley Cosgrove. Par la suite, il a été membre-fondateur du groupe des "Plasticiens", à la galerie l'Actuelle. Il fait partie de l'Association des Artistes Non-Figuratifs de Montréal. A Paris, il a exposé à la galerie Arnaud en solo; et parmi un groupe d'artistes canadiens, aux Grands Magasins du Louvre.



Jean-Paul Jérôme

Jean-Paul Jerome

Born in Montreal in 1928, Canadian painter Jean-Paul Jerome has but recently returned from two years of study and painting experience in France, Italy, Switzerland and Austria. He is now holding an exhibition of seventeen of his expressive works in the Denyse Delrue Gallery on Crescent Street.

Jerome studied first at the Beaux Arts School here, chiefly under the guidance and encouragement of Stanley Cosgrove, A. R. C. A. Jerome later became one of the founders of a group of young painters calling themselves "Les Plasticiens".

Judging by the literary contribution by the artist to the card announcing his exhibition, Jean-Paul Jerome is an articulate and poetic writer as well. He has little difficulty in verbally expressing his creative philosophy.

Although his art has been placed in the non-objective and abstract category, I found his work far from either. For if ever an artist had an objective and also a powerful means of expressing that objective, Jerome has both. His painting has been described as possessing a "profoundly North American quality", as well as those of "tragic serenity" and of space. I would add to these descriptions another quality, that of religious feeling.

Who can look long at Jerome's large painting of reeds and rushes, "Ramures" without thoughts of the infant Moses. In "Eveil" a dramatic expression of somber dawn, I sensed the biblical pillar of fire by night resolving itself into infinity. This painting resembles a semi-abstract sea and landscape. "Rouges Luminescents" crackles and flames like fire in long grass, while "Perle"



ART



brings memories of Canadian forests. Some of Jerome's expressions seem to have been inspired by our Northern Lights and several of them would be magnificent as stained-glass windows in modern cathedrals.

This is not an exhibition which can be understood at a glance. Jean-Paul Jerome is an unusually perceptive and starkly individual young artist. His painting is never static. It is impregnated with sound and with an upwardly swaying and swishing movement. It is truly mid-twentieth century in inspiration, technique and pace, yet filled with an ancient sensation of timelessness.

DOROTHY PFEIFFER

J.-P. Jérôme à la galerie Delrue

Du 19 au 31 mai prochain, à la galerie Denyse Delrue, les Montréalais seront en mesure de découvrir l'oeuvre du peintre canadien Jean-Paul Jérôme: tout comme les Parisiens eux-mêmes, l'an passé, à la galerie Arnaud...

Jérôme revient d'un séjour de deux années en France, Italie, Suisse française et allemande et en Autriche. Bien que née à l'étranger cette peinture, non figurative est pourtant la plus "nord-américaine" que l'on puisse concevoir: tant par sa couleur, son climat, que par l'aura poétique qui s'en dégage, grâce à la magie de la mémoire inconsciente. Voilà une oeuvre envoûtante, étrangement "personnelle", n'appartenant qu'à celui qui l'a tirée de soi, dans une solitude totale.

Jean-Paul Jérôme est né à Montréal, en 1928. Il a fait ses études artistiques à l'école des Beaux-arts de Montréal, principalement sous le peintre Stanley Cosgrove. Par suite, il a été membre-fondateur du groupe des "PLASTICIENS", à la galerie l'Actuelle. Il fait partie de l'Association des artistes non-figuratifs de Montréal. A Paris, il a exposé à la galerie Arnaud en solo; et parmi un groupe d'artistes canadiens, aux Grands magasins du Louvre.

Son exposition, chez DENYSE DELRUE, 2100 rue Crescent du 19 au 31 mai, est un événement artistique à ne pas manquer.

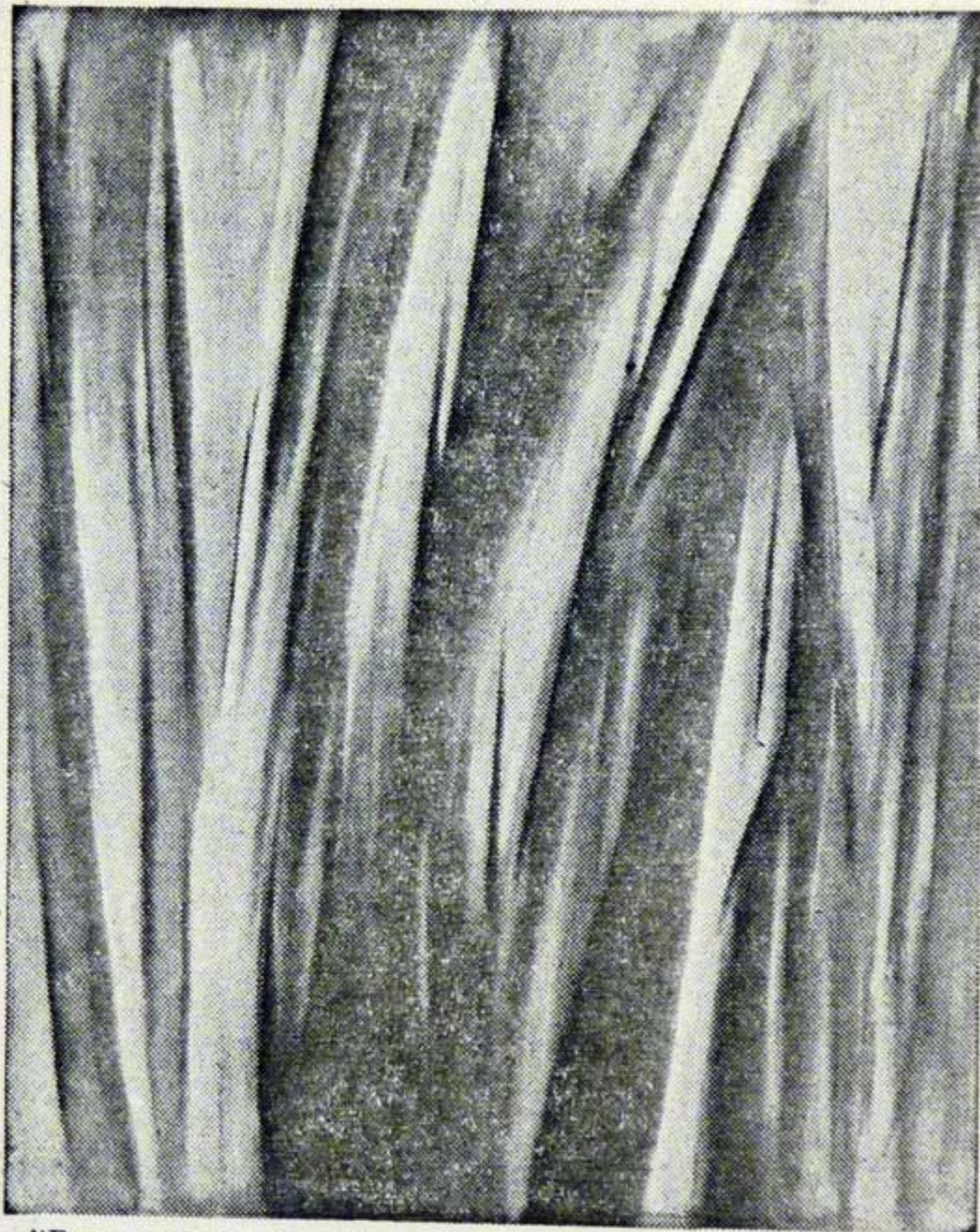
LA 16.5.59 (Communiqué)
DEVOIR

* * *
Jean-Paul Jerome, who has just returned to Montreal after two years in France, Italy, Switzerland and Austria, demonstrates, in his small exhibition at Denyse Delrue's, that you can paint in Europe, and paint non-figuratively, and remain Canadian. The "abstract" idiom is as international as Esperanto, yet to me there is a quality essentially northern in his painting.

He does not start with the landscape, though he may get an idea from rock strata or the trunks of trees, keeping nevertheless to his range of greys. He is a painter of the air, of blue glimmers, breezes and whirlwinds, and—this was the first thing that struck me—of the aurora. He is a painter of soaring, shifting verticals, down-drifting sometimes to the horizontal, grey and green and tinged with a ruddy glow, evanescent and yet substantial, all very calm and quiet and solemn and sobering.

* * *

1959



"Ramures" by Jean-Paul Jerome in his exhibition at the Denyse Delrue gallery.

LETTRES ET ARTS

IMAGES ET PLASTIQUES

par R. de Repentigny

Tableaux de Jérôme et fleurs; virage à l'École des Beaux-Arts

A travers les transformations l'on retrouve encore l'insistance sur les formes dans les tableaux de Jean-Paul Jérôme. Insistance qui dément dans plusieurs de ses tableaux exposés à la galerie Denyse DeLruie la liberté du mouvement qu'il voudrait nous proposer. Pourtant, deux ou trois tableaux — et particulièrement "Forêt blanche" — montrent une animation spontanée, des coups de pinceau qui s'étendent et s'arrêtent avec un bonheur qui ne semble pas trop prémédité.

La principale qualité de cette exposition d'un jeune peintre qui revient d'un séjour de deux ans à Paris est dans la fraîcheur toute nouvelle de la couleur. Les rouges, qui dans les tableaux de Jérôme avaient dans le passé une lourdeur qui ne leur permettait pas de sonner, deviennent purs comme la flamme, font chanter les gris et les bleus. Il en est de même pour les jaunes, alliés soudainement à des bruns et des noirs.

Dans quelques tableaux — en bleus électriques et noirs, les herbes fuselées rappellent tout naturellement les oeuvres du peintre parisien d'origine allemande Hartung. Cela est graphique, élégant. Cependant, si Jérôme a développé une écriture qui rappelle celle du peintre précédent, il n'a pas adopté la même structure spatiale. Il a conservé en effet la densité, la qualité massive, architecturée en profondeur de la plupart de ses tableaux plus anciens. Parfois l'effet de grille devient manifeste, faisant perdre à l'oeuvre son mouvement vertical.

L'on s'inquiète facilement à savoir si cela est "canadien" ou non. Ce mythe coriace d'un art dont toutes les productions nous font prendre et reprendre conscience de notre identité est source d'inquiétudes bien inutiles. Il me suffit de savoir que dans cette exposition l'on retrouve Jean-Paul Jérôme pareil à lui-même, et maintenant enrichi d'un supplément de culture.

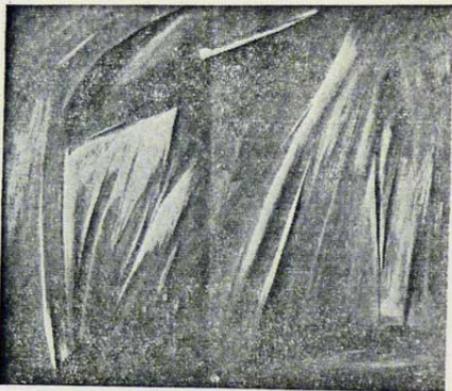
Comme il y avait "fête des fleurs" au Musée des Beaux-Arts cette semaine, la galerie Dresdnère a organisé une exposition de tableaux "floraux", où l'on retrouve Clavé, Buffet, Carzou, et plusieurs autres lumineux du bataillon figuratif de l'École de Paris. Le Clavé, en noirs et blancs très riches, est peint sur un vieux tapis. Il n'y a forcément rien que de très bon goût dans les effets que cela permet au peintre parisien, et la texture du support nu fait ressortir dramatiquement la texture essentiellement distincte de la partie peinte en noir et blanc.

Il y a également une gouache de Edlon qui, malgré ses petites dimensions, retient l'attention; les autres tableaux sont pour la plupart des stéréotypes — l'habituel bouquet dans un vase. Buffet est un des rares peintres qui sache accorder l'unité à son tableau — le fond, bleu, est découpé par les rythmes graphiques au même titre que la figure centrale.

Chez quelques autres, tel Simon-Auguste, le plaisir est surtout dans les accords délicats.

Du changement à l'École des Beaux-Arts — cela est évident par l'exposition des travaux d'élèves actuellement en vue. L'on sait que les méthodes d'enseignement varient suivant les professeurs dans ce domaine où les impondérables pèsent plus lourd que les manuels. Trop souvent jusqu'à maintenant l'on était forcé d'admettre que chaque professeur avait des élèves d'une inquiétude docile — chacun peignant comme le maître, les sujets préférés du maître et suivant la technique familière à tous les admirateurs.

Or une partie importante de l'exposition est consacrée aux travaux des élèves de la classe d'André Jasmin, qui n'est à l'École que depuis une année: étonnement, les mêmes qui avec



"TOURBILLONS", un tableau de Jean-Paul Jérôme à la galerie Denyse DeLruie.

X ou Y faisaient du X ou du Y non seulement n'en font plus, mais ne font même pas du Jasmin; ils font du Desjardins, du Pasquin, du Blauer, du Lapointe et du Gagnon — ou du Modigliani, du Sutherland, du Villon, etc. Bref, c'est à un épanouissement que nous assistons. Il faut aussi admettre que ces jeunes paraissent souvent disposer de moyens qui leur permettent d'aborder avec confiance les styles les plus variés. Mais ce qui me paraît indiquer le plus évident progrès, c'est la clarté de l'écriture, la concision dans l'expression plastique. Couleurs et formes se détachent avec netteté et les tableaux parlent.

Sans présenter d'oeuvres remarquables, les élèves en sculpture nous offrent une bonne impression de masse articulée dans le hall d'entrée de l'École. De petites pièces décollent par leur manque de liberté et leur allure trop ornementale. J'aimerais voir ces jeunes plongés pour quelques jours dans une exposition de sculptures comme celle que montre en ce moment le Musée d'Art moderne de New-York — ils en oublieraient peut-être les formes obsédantes de l'ornementation standardisée.

Quelques élèves ont également travaillé aux décors de théâtre — là encore, malgré un certain déploiement d'imagination dans l'utilisation de l'espace — j'ai dû constater que l'on s'arrête trop facilement à des solutions uniquement figuratives. C'est pourtant le temps, quand ils peuvent proposer des solutions idéales, de faire des recherches poussées, audacieuses. Dans dix ans, quand ils feront des décors pour les troupes locales, ces jeunes devront se plier à toutes sortes d'exigences peu artistiques. S'ils n'ont pas à l'avance pris l'attitude de l'audace, ils sombreront comme d'autres dans une routine simpliste.

La peinture, une aventure poétique

7-14.02.59

A l'époque où il partit pour Paris, en septembre 1956, le peintre Jean-Paul Jérôme faisait de la géométrie sur ses toiles, opposant par le sommet ou les arêtes des angles et des plans, appliquant des couleurs qui avaient la fermeté et la franchise d'un problème bien résolu. Six mois plus tard, ce moyen d'expression ne le satisfaisait plus. Jean-Paul Jérôme se lançait dès lors dans l'aventure d'une recherche picturale toute personnelle et sensible.

Ce passage du cérébral au sensible, de la peinture de groupe à une recherche personnelle, correspond chez Jean-Paul Jérôme à un changement de l'homme même.

"C'était pour moi un besoin impérieux de partir, dit-il. Je tournais en rond ici, insatisfait de moi comme de ma peinture. Mais comment savoir ce qui ne va pas quand on n'a rien vu d'autre que son milieu habituel. L'enseignement tout technique et théorique de l'Ecole des Beaux-Arts m'avait desséché. Et d'un cadre provincial j'avais hérité les préjugés, les refoulements. L'homme en moi était atrophie, le peintre désincarné.

● L'humain

Paris a d'abord produit en moi une explosion de l'humain. En prenant un bon bain d'universel, j'ai appris à me réconcilier avec moi-même et à transcender mon milieu."

Cela est vite dit, mais ne s'est pas fait tout seul. Depuis 1854, Jérôme "milite" dans le groupe des plasticiens, créant une peinture toute volontaire et extérieure à lui-même. A Paris il exposa ses toiles. Les critiques lui dirent qu'ils ne parvenaient pas à reconnaître le peintre à travers sa peinture. Ce fut une prise de conscience salutaire pour Jérôme qui sentit le besoin de tenter une aventure picturale plus solitaire et personnelle.

"C'est à ce moment, dit-il, que j'ai rompu avec le groupe des plasticiens, non par une prise de position intellectuelle, non pour le plaisir de soulever une polémique, mais simplement pour répondre à un pressant besoin intérieur."

En même temps que l'homme s'enrichissait, le peintre sentait remuer en lui, dans ce merveilleux climat artistique qu'est Paris, des possibilités qui sommeillaient.

"J'ai su qu'il me fallait repartir de zéro, oublier tous mes petits problèmes pour entrer dans l'émulation universelle qu'apporte Paris.

Peintre non-figuratif, Jean-Paul Jérôme n'est pas pour autant un peintre abstrait. C'est-à-dire que s'il n'illustre pas ce qu'il voit, il évoque quand même des choses que chaque spectateur peut identifier selon sa sensibilité. Jérôme n'a pas la mémoire visuelle; ce qu'il emmagasine, ce sont des climats, des ambiances, qu'il recrée dans sa peinture.

"Quand je regarde par la fenêtre de mon atelier, je me soucie peu de compter les arbres qui s'offrent à ma vue. Ce que je retiens, ce sont des branches décharnées traversées de fils électriques, un blanc grisâtre jusqu'à la ligne d'horizon, un ciel d'un certain bleu. Un jour peut-être je recréerai ce climat dans une toile, et un ami me dira: 'Cette toile évoque la lumière qui traversait la fenêtre de ton atelier, rue Chapleau'. Il en est ainsi dans toutes mes toiles."

● La beauté

Professeur, depuis son retour, à l'Ecole des Beaux-Arts (le soir), Jean-Paul Jérôme s'enthousiasme:



Le peintre Jean-Paul Jérôme, devant une de ses toiles.

"Depuis l'avènement de Robert Elie à la direction de l'Ecole, dit-il, c'est une atmosphère de création vivante qui prime aux Beaux-Arts. Les professeurs sont des créateurs, qui font penser et réagir leurs élèves d'une façon sensible. Fini l'enseignement purement académique qui desséchait les futurs artistes. L'humain a toutes chances d'épanouissement, dorénavant, aux Beaux-Arts."

Mais ce retour à Montréal après deux ans à Paris doit désorienter l'artiste:

"Je m'aperçois en effet, dit-il, que je ne suis pas encore tout à fait réconcilié avec mon milieu. Mais j'ai appris à le transcender, c'est-à-dire qu'il ne me blesse plus, ne me paralyse plus.

"Je suis ici comme de passage. Je sais que la beauté existe en d'autres coins du monde, et je la porte en moi. Ce qui était terrible, avant mon voyage, c'était de me demander si la beauté existait vraiment. J'ai vu, en Europe, que non seulement elle existait, mais qu'elle nous marquait, nous enrichissait. Elle est devenue pour moi une certitude intérieure.

"La nature ici nous fait un peu peur. Ainsi l'hiver, vu de ma fenêtre, a ses charmes. Mais que je descende dans la rue et je suis obligé de lutter contre le froid. C'est inhumain!

"L'homme ici ne pense pas et n'agit pas en termes de beauté. La nature elle-même a ses beautés, mais ce que l'homme touche, il l'enlaidit. Le confort et la beauté sont enfermés dans les maisons; l'extérieur on ne s'en préoccupe pas. Et quand on veut faire beau, on fait conventionnel: nous sommes matérialistes, non humanistes.

"Mais tout cela aujourd'hui ne me blesse plus. D'ailleurs revoir Montréal après Paris, c'est l'humaniser. Telle est la charge d'humain que donne Paris — comme toute l'Europe d'ailleurs — et que nous devons déverser sur ce qui nous entoure. Ce pays, à plus d'un titre, est inhumain; c'est à nous de l'humaniser."

Jean-Paul Jérôme, avec ces derniers mots, nous donne une magnifique définition de l'art et de l'artiste: une humanisation de l'homme et de son milieu.

Jean Bouthillier



"Ramures" by Jean-Paul Jerome in his exhibition at the Denyse Delrue gallery.

Jean-Paul Jerome, who has just returned to Montreal after two years in France, Italy, Switzerland and Austria, demonstrates, in his small exhibition at Denyse Delrue's, that you can paint in Europe, and paint non-figuratively, and remain Canadian. The "abstract" idiom is as international as Esperanto, yet to me there is a quality essentially northern in his painting.

He does not start with the landscape, though he may get an idea from rock strata or the trunks of trees, keeping nevertheless to his range of greys. He is a painter of the air, of blue glimmers, breezes and whirlwinds, and—this was the first thing that struck me—of the aurora. He is a painter of soaring, shifting verticals, down-drifting sometimes to the horizontal, grey and green and tinged with a ruddy glow, evanescent and yet substantial, all very calm and quiet and solemn and sobering.

Jean-Paul Jerome, who has just returned to Montreal after two years in France, Italy, Switzerland and Austria, demonstrates, in his small exhibition at Denyse Delrue's, that you can paint in Europe, and paint non-figuratively, and remain Canadian. The "abstract" idiom is as international as Esperanto, yet to me there is a quality essentially northern in his painting.

He does not start with the landscape, though he may get an idea from rock strata or the trunks of trees, keeping nevertheless to his range of greys. He is a painter of the air, of blue glimmers, breezes and whirlwinds, and—this was the first thing that struck me—of the aurora. He is a painter of soaring, shifting verticals, down-drifting sometimes to the horizontal, grey and green and tinged with a ruddy glow, evanescent and yet substantial, all very calm and quiet and solemn and sobering.



"Ramures" by Jean-Paul Jerome in his exhibition at the Denyse Delrue gallery.

And Three Other Exhibits

By ROBERT AYRE

WHILE the Junior Associates of the Museum are to be complimented on their enterprise, I regret that I found their new exhibition in the Hickson stable somewhat misleading. It comes short of answering the question posed in its title: "Emily Carr—Canada's Greatest?" One picture, "Heina", of totem poles and canoes, was lent by the National Gallery; the others belong to local private collections. Some of them are good, but some of them are superficial, and too many of them are early works. In a comprehensive survey, such paintings as the one of Hazelton, dated 1908, before Miss Carr went overseas, and the European pictures, like "Gossips", 1910, and the picture of cottages which was exhibited in the Salon d'Automne, 1911, would be of some historical interest, but they could not be considered representative of Emily Carr. Of this time of her nonage, the most interesting to me were the vigorous 1913 landscape in the Fauves manner and the charming little autobiographical note (1911) of herself and her dogs. The later self portrait, a water color of breadth and power, "Blue Sky", with its well organized trees and its strong, luminous color, and two or three small forest interiors give some glimpses, but only glimpses, of Emily Carr as a major Canadian painter. JAMM did well to remind us, in a display of her books, that she was important as a writer, too.

* * *

Jean-Paul Jerome, who has just returned to Montreal after two years in France, Italy, Switzerland and Austria, demonstrates, in his small exhibition at Denyse Delrue's, that you can paint in Europe, and paint non-figuratively, and remain Canadian. The "abstract" idiom is as international as Esperanto, yet to me there is a quality essentially northern in his painting.

He does not start with the landscape, though he may get an idea from rock strata or the trunks of trees, keeping nevertheless to his range of greys. He is a painter of the air, of blue glimmers, breezes and whirlwinds, and—this was the first thing that struck me—of the aurora. He is a painter of soaring, shifting verticals, down-drifting sometimes to the horizontal, grey and green and tinged with a ruddy glow, evanescent and yet substantial, all very calm and quiet and solemn and sobering.

* * *



"Ramures" by Jean-Paul Jerome in his exhibition at the Denyse Delrue gallery.